

Inutile de retourner au lit. Même s'il était tôt, très tôt, et que dehors, il faisait encore nuit.

Mirko sortit le lait du frigo et but une gorgée au goulot en regardant par la fenêtre. Le bâtiment d'en face était recouvert d'un échafaudage haut de sept étages. Les ouvriers étaient déjà au travail. Ils n'avaient pas l'air italien, mais Mirko n'aurait pas su dire pourquoi. Guère plus vieux que lui, ils se déplaçaient lestement sur les planches et, il l'aurait juré, ils étaient contents.

Il ouvrit à nouveau le réfrigérateur, examinant un à un ses compartiments. Plus de biftecks, et il ne restait que deux saucisses. Il n'arrivait décidément pas à se contrôler avec la viande. Avec les pâtes, ça allait, les tomates et les fruits aussi, mais avec la viande, impossible. Soit ils se retrouvaient à court, soit les barquettes encore intactes finissaient par se gâter. Il fallait manger de la viande à cause des protéines, c'est ce que le pédiatre lui avait dit, et il essayait de s'y tenir, mais il y en avait toujours trop ou pas assez.

Il nota *poulet* sur un post-it qu'il colla sur la porte du frigo.

Puis il mit une tasse de lait à réchauffer dans le micro-ondes. Il enfila son jean, attrapa son sweat et, tout en cherchant partout ses chaussures de sport, il se lava les dents en frottant bien les gencives. Il noua ses lacets et vérifia son emploi du temps : s'il y avait cours de technologie,

il aurait besoin du dossier noir, il fallait le trouver et le glisser dans son sac. Après, seulement, il réveilla Tommaso.

Le réveiller n'était pas un problème. Il suffisait de lui secouer un peu l'épaule, et il était déjà debout, il traversait le couloir, s'asseyait à la table de la cuisine, mais tant qu'il n'avait pas mangé un biscuit ou deux, pas la peine de lui adresser la parole.

– Tu peux te dépêcher ?

– Je me dépêche.

Mirko fit défiler toutes les chaînes de Sky Sport.

Le son de la télé envahit l'appartement. Les stores encore baissés devaient retenir les ondes, et le volume semblait poussé à fond, même si personne n'y avait touché depuis la veille au soir. Pas de télé dans la cuisine, ç'avait été une des vieilles règles de la maison : au début, Mirko avait résisté, mais devant l'insistance de son frère, il avait fini par capituler. Du reste, depuis des semaines, ils emportaient leurs assiettes dans le séjour et mangeaient devant Sky Sport. Changer de pièce ne faisait pas une grosse différence.

Tommaso avait fini de déjeuner et rinçait sa tasse dans l'évier.

– Salle de bains.

– J'y vais.

– *Maintenant.*

Tommaso reposa sa tasse sans se presser. Ses gestes étaient encore engourdis, lents. Il jeta un coup d'œil aux résultats du championnat d'Angleterre, qui défilaient sur l'écran, puis il disparut dans le couloir.

Quatorze minutes. Ça ne lui prendrait pas plus de temps. C'était testé, rodé, sûr. Sauf en cas de problème. Et ce matin-là, le problème, c'était la flûte.

– Où tu l'as mise ?

– Elle était là.

– Sur la bibliothèque ?

– Oui.

Mirko regarda une autre fois à l'endroit qu'indiquait Tommaso.

– Elle n'y est pas.

Mirko souleva son frère.

– Tu la vois ?

– Non.

– Donc, elle n'y est pas. Maintenant, on y va.

Mirko allait sortir, l'anorak sur le dos. Ouvert, comme d'habitude. Tommaso tapa du pied.

– Je pars pas sans la flûte. Je l'avais pas non plus mardi, je vais avoir un avertissement si je viens sans.

– Tu n'avais qu'à y penser hier soir.

– Je t'ai dit de la prendre.

– Quand ça ?

– Quand j'étais au lit. Je me suis relevé, et toi tu m'as dit d'aller me coucher parce qu'il était tard, c'était à cause de la flûte et tu...

– C'est toi qui dois t'occuper de tes affaires, de toute façon.

Mirko se mit à cavalier dans tout l'appartement, en gardant son sac sur le dos. Il courait, se baissait et se relevait pour regarder sur les rayonnages, les étagères, dans les coins. Tommaso pensa à *Uncharted*, quand Drake se penche et sautille autour de chaque colonne, à la recherche de son amulette, comme si c'était lui qui le faisait sauter en pressant le X de son joystick. Il retint son rire.

Finalement, elle était sur l'étagère des CD. Tout ce qu'ils égaraient, ils le retrouvaient là. Tommaso se dit qu'ils devraient se le rappeler, pour éviter de chercher comme des malades les objets qui n'étaient pas à leur place.

– Tiens !

Sans lui laisser le temps de fourrer la flûte dans son sac, Mirko poussa Tommaso dehors, sur le palier, puis dans l'ascenseur.

– Quelle heure il est?

Mirko sortit son portable de la poche de son anorak.

– ... dix-sept.

– Je l'ai raté, soupira Tommaso résigné.

– Non. Cours!

Mirko poussa la porte métallique, puis le portillon, et ils coururent sur les deux cents mètres du viale Lorenteggio jusqu'à la piazza Bolivar.

Tommaso dut accélérer le rythme pour ne pas se laisser distancer. Il n'avait pas porté son coupe-vent de tout l'hiver, et maintenant, enfin, son sweat à capuche était idéal pour cette matinée d'avril ensoleillée. Tommaso faisait une bonne tête de moins que Mirko. Il avait le visage rond, Mirko, allongé. Ses yeux étaient un peu en amande, ceux de Mirko, presque bridés. L'hélice de l'ADN n'avait convergé qu'en un point, la couleur des cheveux, en s'arrêtant deux fois sur la même nuance chromatique de blond, un genre de blond cendré... blond foncé... blond biscuit.

– Mollis pas!

Tommaso se demanda comment son frère le savait, qu'il avait ralenti. Parfois il se disait qu'il avait des yeux dans le dos, comme la fois où il lui avait crié après parce qu'il avait renversé son Coca-Cola sur le tapis, sans cesser de fixer l'écran de la télé. Un radar. Mirko devait avoir une espèce de radar. Il savait toujours à quel endroit il se trouvait, et pourtant il ne le regardait jamais.

– On l'attrape comment, la péritonite?

– Tommaso, on est en retard...

– Y a un garçon de quatrième qui l'a eue, on l'a emmené en ambulance... Mais ça arrive d'un coup?

– Non, tu t'en aperçois.

– À cause du mal au ventre?

– Oui.

– En bas?...

- Tommaso...
- Oui ?
- Cours.
- Mais je cours.
- Cours et tais-toi.

Ils arrivèrent sur la place juste à temps pour voir s'éloigner l'autobus orange. Tommaso s'appuya sur ses genoux pour reprendre haleine.

- Putain !

Il regarda son frère qui jurait. Il était tout essoufflé. Mirko, en revanche, semblait ne pas avoir couru.

- On y va avec l'Aprilia.
- Tu ne peux pas m'emmener, tu as dix-sept ans...

Tommaso le suivit tout de même.

- Tu n'es pas majeur !
- On en a pour cinq minutes. On passera par les petites rues.

Ils rebroussèrent chemin vers la maison. Quelques passants en plus, pressés, leur sacoche à la main. Des vétérinaires. Une réflexion de son père vint à l'esprit de Mirko : un paquet de vétérinaires devaient habiter les environs, car ils avaient des sacoques plus grosses que les autres, plus grosses que celles des médecins. Pourquoi fallait-il que les vétérinaires aient de plus gros sacs ? Aucune raison. Mais que ses histoires eussent un sens ne préoccupait guère son père.

- Qui tu as, en premier ?
- Marchi.
- Lui, comme par hasard.
- Oui... et on est en retard.
- Non.

Le portable de Mirko se mit à sonner. Il le sortit de la poche de son anorak, regarda le numéro et le rangea dans sa poche sans répondre.

- Qui c'était ?

– Personne.

Ils ne couraient plus.

– Tu as un casque pour moi ?

– Tommaso, on en a pour cinq minutes jusqu'à l'école, mais pourquoi t'es si casse-couilles ce matin ?

– Tu le mettras, toi, n'empêche.

– Je te passe le mien, ça te va ?

Son portable sonna à nouveau et Mirko le regarda derechef.

– Qui c'est ?

– Personne.

– Qui c'est ?

Mirko soupira :

– Oncle Eugenio.

– Tu dois lui répondre, tu sais bien que tu dois lui répondre.

La voix de Tommaso s'était tendue et menaçait de se briser d'un instant à l'autre.

Mirko le rassura.

– Je l'appelle tout à l'heure.

Cela ne suffit pas.

– Tu oublies tout le temps.

– Je t'ai dit que je l'appellerai.

Tommaso aimait bien monter sur l'Aprilia. Ce qui lui plaisait par-dessus tout, c'était de dépasser les voitures quand il y avait du trafic. Les regarder poireauter aux feux rouges et slalomer entre les pare-chocs. Mais il n'arrivait pas à se rappeler d'accompagner le mouvement de Mirko dans les virages. Il trouvait tout naturel de se pencher de l'autre côté, et Mirko s'énervait méchamment.

– T'es con, ou quoi ? On va partir dans le décor.

– Je n'ai rien fait.

– Tu t'es penché du mauvais côté.

– ... je ne voulais pas, moi.

- Quoi?
- Je ne voulais pas y aller en scooter.
- Fais pas chier.

L'autre truc qui ne lui plaisait pas, c'était qu'il avait beau hurler, Mirko ne l'entendait jamais, tandis qu'il l'entendait très bien, lui, son frère.

- Pourquoi tu n'achètes pas ces machins pour se parler dans les casques ?

- Quels machins ?
- Les écouteurs dans les casques.
- Ne dis pas de conneries. Tu sais combien ça coûte ?
- Non.
- Cher.
- Combien ?
- Bien trop cher pour qu'oncle Eugenio soit d'accord.

Toutes leurs discussions achoppaient là-dessus : une feuille A4 avec vingt lignes denses à remplir chaque mois.

Mirko accéléra un peu, mordant sur le trottoir pour éviter une file de voitures.

- Je le déteste, ce bilan.

Tommaso avait parlé à mi-voix, mais Mirko l'entendit quand même.

Il gara le scooter le long du muret du collègue. Il coupa le moteur et descendit, puis il aida Tommaso à enlever son casque.

- Moi aussi, je déteste ça. N'empêche qu'il faut tout noter.

- Oncle Eugenio ne comprend rien... Il m'a demandé le ticket de caisse pour la pizza. Des fois ils n'en donnent pas, de ticket, à l'école.

Mirko secoua la tête, en riant.

- Pour la pizza ?

- Je te jure qu'il me l'a demandé. Même pour les chips que j'ai achetées à la piscine.

– Il est pareil avec moi. C’est chiant... (Mirko chercha le regard de Tommaso pour s’assurer qu’il l’écoutait.) Je sais bien, mais c’est comme ça. On doit noter toutes les dépenses. Tu as compris?

– Jusqu’à quand?

– Tant que... c’est lui notre tuteur.

– Jusqu’à quand?

– C’est comme ça, et c’est tout.

Tommaso sauta d’abord lestement du scooter, puis acquiesça.

Des dizaines d’élèves se pressaient à l’entrée, c’était encore la vague de la première sonnerie. Ils avaient roulé vite et ils étaient arrivés tôt, bien plus tôt que d’habitude.

Tommaso ne bougea pas.

– Tu rentres tard aujourd’hui?

– Quel jour on est, Tommaso?

– Jeudi.

– Et donc?

– Tu as entraîné et tu rentres tard... c’est bien ce que j’ai dit.

Il resta planté sur le trottoir, son sac à ses pieds.

– Pourquoi tu les regardes?

– Qui?

Tommaso chercha les deux filles. Elles étaient déjà entrées, et il ne désigna que le vide, où flottait encore quelque chose de leur sillage.

– Je ne regarde personne.

Mirko prit le casque des mains de son frère et l’enfila en enfourchant le scooter.

– Il faut que j’y aille.

– Elles sont dans ma section. On a cours de musique ensemble.

Il s’efforça de dire ça sans avoir l’air de se vanter, tout en soulevant son sac pour se mettre en route. Il marchait tranquille, sans se presser, les autres le dépassaient.

Il était presque à la grille quand il se retourna vers Mirko.
– Appelle oncle Eugenio.

Puis il disparut au milieu d'un océan de têtes.

Mirko regarda sa montre. Cours de gym, pour commencer... il pouvait se permettre un peu de retard. La prof l'aimait bien, il n'était pas mauvais et jouait au volley mieux que les autres. Et puis, il se changeait en vitesse. Elle ne lui dirait rien. Du reste, tous les profs évitaient de lui faire des remarques, éprouvant une vague gêne à lui reprocher quoi que ce soit. Le statut d'orphelin récent lui conférait une sorte d'immunité.

Il avait faim. Deux gorgées de lait ne lui suffisaient pas, au petit déjeuner. Il ouvrit le coffre du scooter et le fouilla d'une main à la recherche d'un paquet de biscuits. Il s'attarda encore quelques secondes devant la grille du collège, que plus personne ne franchissait désormais, jusqu'à ce qu'il l'eût terminé.

Il venait de démarrer quand son portable sonna.

Il ne réagit pas. Ne ralentit pas. Il continua à rouler sur le boulevard en direction du canal. La sonnerie cessa enfin. Pour reprendre aussitôt.

– Putain.

Il se gara près d'un kiosque et ôta son casque.

– Allô ?

– Pourquoi ne répondais-tu pas ?

– Salut, oncle Eugenio.

– Ça fait une heure que je t'appelle.

– J'accompagnais Tommaso au collège.

– Comment ?

– Il a raté l'autobus.

– Encore ?

– Oui.

– Tu l'as accompagné comment ?

– ... je l'ai accompagné.

– Tu n'as pas pris le scooter, tout de même ?

– Mais qu'est-ce que tu racontes. Je l'ai accompagné à pied.

– Bon, en tout cas, il faut que je te parle.

– De quoi?

– De quelques petites choses.

Mirko se dit que ça sentait mauvais, ces «quelques petites choses». «Quelques petites choses», ça voulait dire un après-midi entier à discuter, à tout déballer, à rester planté là en attendant désespérément qu'oncle Eugenio termine ce fichu jus de fruit qu'il buvait partout où ils se rencontraient.

– Je ne pourrai pas aujourd'hui.

– Pourquoi?

– Je rentre tard de l'entraînement.

Silence. Quand il se taisait, oncle Eugenio cherchait à gagner du temps, afin de trouver les mots justes.

– Tu m'as dit ça aussi l'autre jour.

– Mardi. Je t'ai dit ça mardi. Tu sais bien que j'ai entraîné le mardi et le jeudi, c'est toi qui l'as signé, le formulaire pour le basket.

– Et hier?

Putain! Hier?

– Hier, c'était la rentrée scolaire.

– Mirko, tu ne peux pas continuer comme ça... il faut qu'on se voie.

C'était bon. Pour aujourd'hui, il avait renoncé.

– Dimanche. On n'a qu'à dire dimanche, relança Mirko.

Silence.

– D'accord.

– Salut.

– Mirko.

Mirko songea à faire la sourde oreille et à raccrocher.

– Mirko...

– Oui.

– Je passe vous déposer deux paniers de légumes. Je les laisse sur le balcon...

– OK.

– On se voit dimanche, alors ?

– Oui. Oui... merci.

Le trafic s'intensifiait. Les files de voitures s'étiraient d'un feu à l'autre. Mirko essayait de se rappeler l'état de l'appartement. Ils n'avaient pas rangé leur chambre, mais oncle Eugenio acceptait de fermer les yeux là-dessus, même sur les fringues en tas sur les chaises. D'ailleurs, puisqu'il prétendait ne pas y entrer, dans leur chambre, il pouvait difficilement dire quoi que ce soit. Dans le séjour, il y avait des livres et des cahiers sur la table... au moins, il saurait qu'ils avaient fait leurs devoirs. Dans le couloir... le sac du basket traînait encore, avec ses chaussures et son peignoir humide à l'intérieur, mais il ne l'ouvrirait pas.

Oncle Eugenio trouvait toujours un prétexte pour s'introduire chez eux. Mirko s'en fichait complètement, de ses légumes bio, Tommaso n'en mangerait pas, et lui non plus. Il faudrait qu'il pense à les jeter avant qu'oncle Eugenio ne repasse.